

ÉTYMOLOGIE ORIENTALE

DE QUELQUES TERMES

du Vocabulaire Basque

PAR

Le Comte de CHARENCEY

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADEMIE NATIONALE DES SCIENCES,
ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN

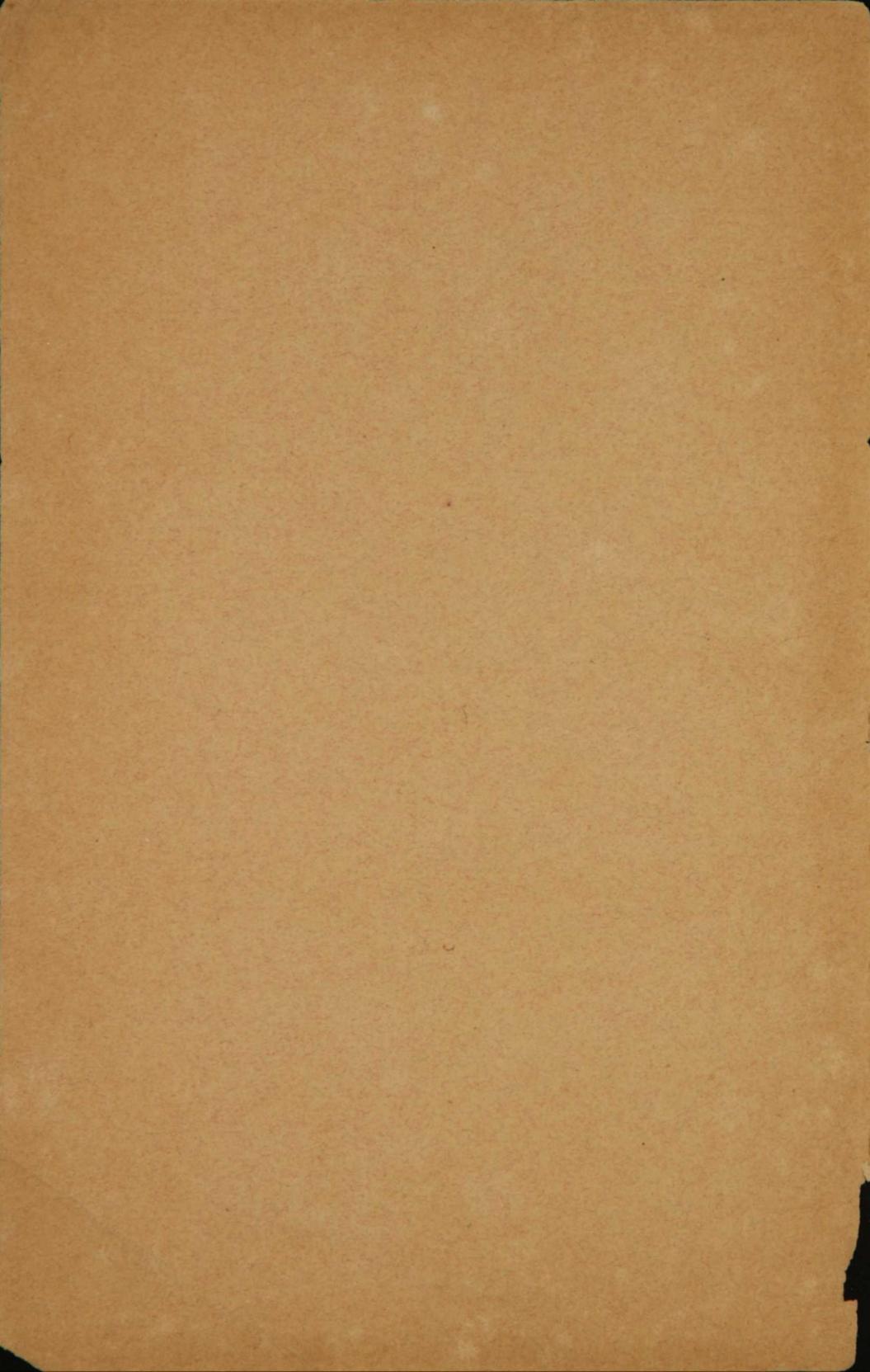


CAEN

HENRI DELESQUES, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE FROIDE, 2 ET 4

—
1896



N-280428

ZRV
3594

ÉTYMOLOGIE ORIENTALE

DE QUELQUES TERMES

du Vocabulaire Basque

PAR

Le Comte de CHARENCEY

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADEMIE NATIONALE DES SCIENCES,
ARTS ET BELLES-LETTRES DE CAEN



CAEN

HENRI DELESQUES, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

RUE FROIDE, 2 ET 4

—
1896

*Extrait des Mémoires de l'Académie nationale des Sciences,
Arts et Belles-Lettres de Caen.*



ÉTYMOLOGIE ORIENTALE

DE QUELQUES TERMES

DU VOCABULAIRE BASQUE

Au nombre des hypothèses les plus étranges suscitées par le désir d'expliquer l'origine de l'euskara, il convient de mentionner celle qui consiste à en faire un dialecte sémitique. L'examen le plus superficiel suffit à démontrer son peu de fondement. Il n'y a, en réalité, que fort peu d'éléments syro-arabes dans l'idiome basque. Cela semblera d'autant plus étrange que, pendant plusieurs siècles, les montagnards pyrénéens durent se trouver en lutte constante avec les envahisseurs musulmans.

L'on peut répartir en différents groupes les mots basques d'abord déclarés apparentés à l'hébreu ou à l'arabe.

Le premier comprendra des termes n'ayant entre

eux qu'une analogie purement fortuite, ainsi que le démontre l'étude des lois phonétiques. Citons p. ex. le basque *hiri*, « ville », rapproché bien à tort de l'hébreu-phénicien *hir*. En effet, la forme primitive était certainement *ili*. C'est ce que prouve le nom de *iliberri* ou *iliberi*, litt. « ville neuve », porté par plusieurs cités de l'antique Ibérie. Le durcissement de la liquide en gutturale constitue un phénomène d'apparition plus récente.

Une deuxième classe sera constituée par les vocables dont l'origine sémitique est, sinon parfaitement inadmissible, du moins fort douteuse. Donnons comme exemple *nerubea*, « serviteur », litt. « homme inférieur, en dessous », de *be*, « sub, subtūs », et *nerkatoa* ou *neskatoa*, « servante. » Voudra-t-on rapprocher le radical *ner* qui existe dans ces mots de l'hébreu *naar*, « garçon, enfant », et *naar kathon*, « infans, puerulus »? Mais, est-ce qu'une racine toute semblable n'existe pas aussi dans le domaine indo-européen? Rappelons le sanskrit *nára*, « vir, homo », d'où *vanára*, « simius », litt. « sicut homo », aussi bien que le grec *arήρ*. Qui nous dit que le même vocable n'ait pas jadis existé en gaulois, auquel les indigènes des Pyrénées purent fort bien l'emprunter?

Rangeons dans notre troisième liste certains termes basques visiblement sémitiques, mais pris par l'intermédiaire des dialectes romans. Tel est p. ex. le cas pour *zaragoila* « culotte », dérivé sans doute de l'arabe *sera, wâl*, en passant par l'espagnol *zara-güelles*. Ajoutons, par parenthèse, que l'origine sémitique du mot arabe, certainement apparenté au grec

θαρθαρχ, reste bien problématique. Tout ce que l'on en peut dire, c'est qu'il est plus probablement perse.

Il en sera de même pour *gisua*, « chaux », venu de l'arabe *giz*, « craie », par le canal du portugais *gis*, lequel a le même sens.

Enfin, n'est-ce pas simplement le français *séide* que l'on retrouve dans *sehia*, « serviteur, domestique » ? Ce n'était, suivant toute apparence, à l'origine, que le nom d'un affranchi bien connu de Mohammed.

Passons maintenant à la liste, fort courte d'ailleurs, des éléments lexicographiques du Basque vraisemblablement, sinon certainement, de provenance orientale.

On a déjà rapproché, et avec toute raison suivant nous, le premier élément du locatif ou inessif basque *baithan*, *baitan*, du substantif hébreu et arabe *beith*, « maison ». Il ne s'emploie que lorsque l'on parle d'êtres doués de raison. L'on dira p. ex. plus correctement *nere-baitan*, « in me », litt. « in domo meâ », que *nitan* ou *neretan*, formes qui cependant se rencontrent quelquefois usitées. A quelle époque est-il entré dans la langue ? C'est ce que le défaut de renseignements ne permet guère de préciser.

Un autre mot euskarien, que nous n'hésitons pas à déclarer pris aux dialectes des enfants de Sem, c'est *nagusia*, « le maître », lequel se présente aussi sous les formes dialectales *nausia*, *nabusia*. L'on y reconnaîtra sans peine l'Éthiopien *negusch*, « seigneur, prince », que vraisemblablement les conquérants maures firent connaître aux habitants des Pyrénées. Il devint, dans leur idiome, synonyme du terme plus ancien *yauna*, qui, comme nous nous sommes efforcé

de l'établir dans un précédent travail, pourrait bien n'être qu'une corruption de l'espagnol *don*.

Quelques autres emprunts auraient plus vraisemblablement été faits aux vieux dialectes indigènes du Maghreb. L'on résisterait, par exemple, difficilement à la tentation de rapprocher le basque *akherra*, « le bouc », des termes désignant le mouton chez diverses tribus de sang kabile. Pour ce mot, l'on a *ikherri* en zonaoua, comme le fait remarquer M. Basset, *akheri* en beni-menacer, *akha* en kélouï (dialecte de l'oasis d'Asben). On sait combien le mouton et la chèvre se rapprochent l'un de l'autre au point de vue de l'histoire naturelle.

Du reste, faisons remarquer que ces vocables chamaïtiques pourraient bien avoir eux-mêmes une origine sémitique. Que l'on se rappelle l'hébreu-phénicien *karr*, « mâle du menu bétail, bélier ou bouc », l'assyrien *kirrou*.

Il serait difficile d'ailleurs de ne pas rattacher à la même souche le béarnais *quirou*, « bouc ». Ce serait donc un de ces rarissimes noms d'animaux de nos dialectes européens auxquels on peut, sans trop de témérité, attribuer une origine orientale.

Sans oublier à quel point la prudence est de rigueur, lorsqu'il s'agit d'étymologies proprement verbales, pouvons-nous croire que c'est par pur hasard que *sar* possède le sens de « entrer », à la fois en beni-menacer et en basque. Qu'on ne s'étonne pas qu'un terme si usuel ait pu être emprunté. Est-ce que *sortire*, dans le sens de « sortir », ne constitue pas un gallicisme assez récemment introduit en italien ? Tout nous porte à croire d'ailleurs que, bien avant l'apparition des Maures

et peut-être même des Phéniciens, les tribus de la côte nord de l'Afrique entretenaient des relations aussi étroites que suivies avec l'Ibérie. Un savant anthropologue retrouve aujourd'hui encore des types Berbers à peu près purs chez beaucoup d'Andalous.

